QUATRIÈME CONVENTUM

DES

RHÉTORICIENS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC

1875-1876

TENU AU PETIT-CAP DE SAINT-JOACHIM

LE 1ER ET LE 2 SEPTEMBRE

1920



QUÉBEC

1920

QUATRIÈME CONVENTUM
DES
RHÉTORICIENS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC
1875-1876

TENU AU PETIT-CAP DE SAINT-JOACHIM

LE 1ER ET LE 2 SEPTEMBRE

1920



QUÉBEC

1920

QUATRIÈME CONVENTUM
DES
RHÉTORICIENS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC
1875-1876

I

Revoir le pays natal, contempler les paysages et les endroits où l'enfance et l'adolescence se sont passées, c'est un des rares plaisirs du vieillard dont la tête se couronne de cheveux blancs et dont les souvenirs se reportent au delà du demi-siècle écoulé. La maison paternelle, les sentiers qui y conduisent, les bosquets qui l'avoisinent,— la vue de tout cela ramène l'homme chargé d'années au temps heureux de son insouciante enfance. Le contact de ces endroits aimés entre tous ramène une jeunesse qui, hélas ! ne peut durer ; c'est comme une fontaine de jouvence où pour un instant le vieillard retrouve les joies de ses premières années.

C'est un sentiment analogue qui fait le charme des réunions de confrères de classe et d'études. Les compagnons de classe, un peu par nécessité, un peu

par goût, deviennent comme membres d'une nouvelle famille qui se substitue pour une bonne part aux affections de la maison paternelle ; et le siège par excellence de cette seconde famille, c'est le collège ou le séminaire où elle a pris naissance. Se retrouver pour quelques heures au lieu béni qui a servi de berceau à son intelligence, saluer les chers amis d'autrefois, s'asseoir à une table commune, rappeler les incidents de la vie d'écolier, prier pour les disparus, jeter un coup d'œil rapide sur les paysages et les lieux qui provoquent un souvenir ému — c'est le bilan de tout *conventum.*

II

Le nôtre — le quatrième — devait avoir lieu en 1918. Nous l'avions décrété en 1910. Mais nous comptions sans la " Grande Guerre ". Il fallut attendre, et ce n'est guère que deux ans plus tard que la réunion fut jugée possible. Déterminer le jour d'un " conventum " et en fixer le lieu, ce n'est pas une chose aussi facile que le vulgaire pourrait le croire. Notre zélé président, Mgr Gagnon, et notre dévoué secrétaire en savent quelque chose. Bref, après bien des pourparlers, la date du 1er au 2 septembre fut choisie comme la plus commode, et, quant au lieu, c'est le Petit-Cap de St-Joachim qui

réunit tous les suffrages. Les Messieurs du Séminaire accordèrent de bonne grâce l'autorisation voulue et chacun se prépara à tirer bon parti du programme élaboré pour la fête.

III

Programme

Mercredi, 1er septembre

1 heure et demie.— Réunion au Séminaire (parloir des élèves).

Visite à Monseigneur le Supérieur.

2 heures.— Chez le photographe.

3 heures.— Départ pour Saint-Joachim, en tramway spécial.

Visite au sanctuaire de Sainte-Anne : bénédiction du Saint-Sacrement et vénération de la relique.

7 heures.— Dîner au Petit-Cap.

8 heures.— Prière du soir à la chapelle.

Veillée à Liesse.

Coucher au Château.

Jeudi, 2 septembre

7 heures et demie.— Messe de communauté, pour le repos de l'âme des confrères défunts.— Allocution par un confrère.

8 heures et demie.— Déjeuner.
10 heures.— Réunion des confrères.
Midi.— Lunch.
Retour à Québec.

IV

Nous voici réunis au parloir des élèves, endroit tout embaumé — sans ironie — des souvenirs du passé, car le parloir actuel c'est l'emplacement exact des classes qui allaient de l'humble neuvième à la sixième. Insouciants enfants d'il y a cinquante ans, nous voilà transformés en vieillards à tête blanche, aux épaules voûtées, au visage marqué par des rides profondes : " *Eheu, Posthume, Posthume, labuntur anni* "— nous redit le vieil Horace.

Nous nous comptons, un peu comme des vétérans qui se réunissent au bivouac après le combat, alors que le rappel a sonné. Sont fidèles au rendez-vous :

Arthur Audette,
Edmond Bernier,
William Blagdon,
Onésiphore Cantin,
Edouard Couture,
Maxime Fillion,
Honoré Fréchette,
Louis Gagnon,
Octave Gagnon,
Alphonse Garneau,
Arthur Gouin,
Charles Gouin,
Alexandre Lafrance,
Eustache Maguire,
Philippe Panet,
Louis-Ad. Pâquet,
Louis-L. Paradis,
Arthur Scott,

Les cris joyeux des réunions précédentes ne sont pas entièrement absents, mais l'âge y a évidemment mis une sourdine. Il y a moins d'exubérance qu'autrefois, mais on le sent bien, ce sont des frères qui se retrouvent. L'émotion est contenue, mais elle est sincère et bien réelle. Nous sommes donc dix-huit bien comptés avec l'espoir de recruter, chemin faisant, quelques confrères en retard.

Monseigneur le Supérieur du Séminaire nous reçoit avec la plus grande bienveillance unie à la plus sincère cordialité. Quittant le Séminaire, le cortège se forme à la porte cochère pour se rendre chez le photographe, et qui voit-on arriver, manifestement un peu essoufflé mais de fort belle humeur ? notre excellent ami GEORGES BELLERIVE, retardé par un accident de binocle et qui dut essuyer toute une salve de brocards pour lui faire expier son retard. Dix minutes chez le photographe et voici que nous détalons les pentes qui nous séparent de la gare du chemin de fer. La démarche est rapide, la conversation animée, chacun tient évidemment à oublier pour le moment ses soixante ans et ses rhumatismes naissants. Le convoi s'ébranle, — nous voici en route pour Ste-Anne de Beaupré,— première étape de notre voyage. Les cigares s'allument, la conversation devient plus intime ; les souvenirs d'autrefois

surgissent, réveillés par le voisinage d'un compagnon de fauteuil que l'on a coudoyé autrefois sur les bancs du Séminaire. Un arrêt de la voiture — puis un regard jeté à la portière — et nous constatons avec bonheur que le sanctuaire de sainte Anne est à deux pas.

L'on nous fait un accueil des plus aimables : les cloches sonnent à toute volée, et sur le seuil du temple, un bon Père Rédemptoriste nous souhaite la bienvenue. Pendant la bénédiction du Très Saint Sacrement, que préside Mgr Pâquet, chacun prie pour les siens et pour les confrères présents ou absents. Au pied de la statue de sainte Anne l'un des nôtres est prosterné : " Bonne et grande Sainte, accordez-lui " le miracle qu'il vous demande. Rien de trop " bon au ciel ou sur terre pour le brave cœur qui " vous supplie."

Nous sortons de la basilique en coudoyant une double rangée d'Américains en quête d'émotions et qui sont visiblement intrigués par tout ce qui vient de se passer. Le wagon nous attend et notre voyage vers le Petit-Cap s'achève sans incident fâcheux. Chacun sait que la gare de St-Joachim n'est pas à proximité immédiate du Manoir seigneurial des Messieurs du Séminaire, but de notre voyage. Il y a entre ces deux endroits une distance de plus d'une

lieue. Au deuxième conventum, il y a dix-neuf ans, alors que nous étions relativement jeunes, le parcours s'était fait allègrement à pied, mais nous nous sommes bien alourdis depuis et Mgr le Président avait eu la prudence de louer cinq voitures pour nous faire atteindre le bout du voyage sans trop de fatigue. Mais de voitures, point ! Un espiègle d'écolier, pour jouer un malin tour aux cochers, leur avait fait croire que leurs services n'étaient pas requis. Que faire ? Après avoir piétiné sur place et longuement interrogé l'horizon sans résultat utile, le juge Audette, en homme accoutumé à prendre et à rendre des décisions, a bientôt réglé la difficulté et pédestrement il se met en route pour le Petit-Cap, escorté des abbés Cantin et Lafrance. Les autres, gens prudents, enjambent philosophiquement les quelques arpents qui séparent la gare de St-Joachim de l'église paroissiale. Quelques abbés à tournure d'esprit pratique y entrent pour dire les heures canoniales, la plupart se contentent de brûler de l'encens de contrebande à la porte de l'édifice sacré. Enfin les voici... ces voitures, et en quelques quarts d'heure nous sommes au Château Bellevue.

V

Le Manoir des Messieurs du Séminaire occupe un site tout idéal, campé qu'il est sur un contrefort des

Laurentides presque baigné par les ondes du grand fleuve et dominé par le massif du Cap-Tourmente. Jamais l'endroit ne nous parut aussi beau qu'au soir de ce premier septembre. C'est bien en effet le soir, car à notre arrivée il était près de cinq heures. Tout de même il fait un peu froid, et renonçant assez tôt aux attraits du dehors la plupart des confrères accordent leur préférence à la grande salle du Château ou cherchent la solitude des cellules qui leur sont assignées. Quelques anciens, qui ont connu les douceurs des vacances passées au Petit-Cap, parcourent au débotté les allées du parc et les salles spacieuses de " Liesse ", la neuve tant différente de celle d'autrefois.

C'est bientôt l'heure du dîner, plutôt agréable pour des estomacs affamés et tout disposés à faire honneur à la table splendide pourvue par M. le Procureur du Séminaire. A-t-il été assez joyeux ce dîner de confrères ? Quel écho lointain des beaux jours d'autrefois, où pour assaisonner le menu par trop frugal il y avait " Deo gratias " à table.

Le temps s'écoule et presque au sortir de table c'est l'heure de la prière du soir. " Ne pourrions-" nous pas chanter quelque cantique d'autrefois ", propose quelqu'un ? L'harmonium est là, mais qui va le toucher ? Notre cher Pâquin, qui se promettait

quelques semaines auparavant de nous accorder l'appoint de son talent musical, est parti pour un monde meilleur et n'a pas laissé de remplaçant attitré. Qui prendra sa place ? Couture se dévoue et les résultats sont très passables, beaucoup mieux en fait que le chant; chacun y met de la bonne volonté, mais après " deux fois trente hivers " on ne chante plus guère, quoi qu'en dise la chanson. La prière terminée, réunion à la grande salle du Château, mais plutôt grave, chacun, sauf l'excellent Fréchette, semble penser à son bonnet de nuit — c'est au point que le "Bonsoir, mes amis, bonsoir " de rigueur en pareil cas fut mis en oubli.

A dix heures chacun ronflait — même Bellerive, qui, dit-on, eut quelque peine à se caser — " rapport " aux loups-garous du troisième étage."

VI

Le 2 septembre s'annonce un peu mieux que son confrère de la veille — n'empêche qu'à cinq heures, les premiers pèlerins de la chapelle ont besoin de leurs parapluies. Les messes se disent dans un désordre un peu pittoresque qui ne semble pas nuire à la dévotion et, à sept heures et demie, Monseigneur Gagnon, notre digne président, commence la messe de communauté à laquelle tous assistent

pieusement. De vieux cantiques chantés par de vieilles voix firent perler des larmes à bien des paupières et l'allocution de l'abbé Scott ne fut pas de nature à diminuer l'émotion.(1)

Au sortir de la chapelle le déjeuner nous réclame et chacun s'efforçe de prouver, l'abbé Fréchette en tête, que les prouesses gastronomiques ne sont pas uniquement l'apanage des jeunes. Dix heures sonnent : le programme comporte une séance spéciale pour l'épuration des comptes, l'élection des officiers et la détermination de l'époque du prochain " conventum ", le dernier, affirme un pessimiste. Notre dévoué président, Mgr Gagnon, fait lecture de quelques lettres provenant de confrères absents. MM. les abbés Delamarre et Marchand, et quelques confrères laïques s'excusent fort gentîment de nous fausser compagnie. Les officiers au présent Conventum, malgré leurs énergiques protestations, sont maintenus en charge en ajoutant à leur nombre l'abbé Fréchette préposé à la charge de la caisse. Il est prévu qu'il y aura un excédent de recettes, toutes dépenses soldées, et l'on décide séance tenante de le consacrer à des bonnes œuvres dont le Séminaire pourra bénéficier. La prochaine réunion est fixée

(1) On aimera à retrouver ici cette touchante allocution.

à l'année 1926, pour dignement célébrer le cinquantenaire de la classe de Rhétorique de 1875-76.

Il est midi : c'est le repas des adieux. La note triste en est absolument bannie. La bonne camaraderie d'autrefois s'y manifeste plus que jamais. De vénérables Grands Vicaires, des Prélats romains distingués, de savants Juges oublient volontiers leurs graves occupations pour échanger de joyeux propos avec les bons amis de jadis et de toujours. Le repas terminé, Monseigneur Pâquet, une de nos gloires théologiques et littéraires, veut bien prendre la parole, et ses douces réminiscences font vibrer délicieusement les fibres de nos âmes, en nous rappelant des incidents presque oubliés de notre vie d'écoliers.

VII

En voiture ! C'est l'heure du départ. Ces malheureux cochers, si en retard lors de notre arrivée, ne sont que trop ponctuels, maintenant qu'il s'agit de partir. Adieu, Petit-Cap ! Adieu, beau pays de liesse ! Dans quelques quarts d'heure nous sommes rentrés à Québec, moins l'abbé Louis Gagnon qui n'a pas dépassé St-Joachim. Notre " Conventum " avait commencé par une séance chez le photographe, — c'est par une séance chez le photographe que

notre réunion dut finir, histoire d'un accident à réparer. C'est là, devant le personnel de l'atelier, quelque peu ahuri, que se firent les adieux.

" Au revoir, se dit-on, le sourire sur les lèvres, au revoir... dans cinq ans." Dieu veuille que personne ne manque à l'appel !

Ls-L. Paradis, ptre.

ALLOCUTION AUX CONFRÈRES DE CLASSE, DANS LA CHAPELLE DU PETIT-CAP

—

Et invenit eos incolumes in senectute bonâ.
Et il les trouva bien portants dans une heureuse vieillesse.— TOB., XIV, 15.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Ne vous effrayez pas en m'entendant commencer par un texte latin : je n'ai pas l'intention de vous infliger un sermon. C'est la force de l'habitude. Puis, ces paroles me paraissent si bien adaptées à la circonstance !

Lors de notre réunion, ici même, en 1901, un de nos invités, M. le Curé de Saint-Joachim, demandait à un jeune garçon, en arrivant : Y a-t-il des visiteurs au Petit-Cap ? Ah oui, répondait le gamin, beaucoup, beaucoup ! — Sont-ils vieux ? — Oui, oui, tous des vieux ! — Si nous étions vieux, il y a bientôt vingt ans, qu'en est-il donc, aujourd'hui ?

Et, en effet, d'un simple coup d'œil sur mon auditoire, je n'aperçois guère que des fronts vénérables couronnés de neige ou qui même ont tout à fait dépouillé une parure jugée sans doute inutile. Les plus jeunes d'entre nous sont plus que sexagénaires ; nous sommes, bon gré mal gré, des vieillards . Est-ce à dire qu'il faille s'en affliger ? A Dieu ne plaise qu'en un pareil moment, où, après de longues

années de séparation, nous devons être tout à la joie de nous revoir, à Dieu ne plaise, Messieurs, que j'incline vos cœurs à la tristesse !

Est-il donc si triste de vieillir ?

Ecrivains anciens et modernes ont fait l'éloge de la vieillesse, en ont dit des choses délicieuses. Permettez-moi de vous citer Sénèque — pour ne rien dire de Cicéron qui nous est plus familier—: saint Augustin, et l'antiquité chrétienne avec lui, n'a-t-il pas cru — bien que l'érudition moderne, plus exigeante le conteste — qu'il a été le correspondant de saint Paul ? Or, en présence de la vieillesse qui arrive, voici ce que le grand philosophe écrit à son ami Lucilius : " Je te confie que je me félicite moi-même : je ne sens pas dans mon âme les injures du temps, quoique mon corps en soit atteint. Seuls les inclinations vicieuses et leurs grossiers plaisirs ont vieilli ; l'âme est en pleine vigueur et se réjouit d'être moins esclave du corps ; elle a déposé une grande partie de son fardeau ; elle exulte et dispute avec moi sur la vieillesse et me dit qu'elle est sa fleur, à elle — *Hunc ait esse florem suum.*"(1)

Ainsi la vieillesse, si j'ai bien compris ce texte, c'est la fleur de l'âme ! c'est-à-dire son épanouissement complet, la plénitude de son développement, la possession entière de ses puissances.

Une pensée pareille a été exprimée en d'autres termes par un illustre écrivain de notre temps, mort nonagénaire il n'y a que peu de mois. Dans un livre charmant,(2) que tous devraient lire, parce qu'il est une consolation pour

(1) *Epist.* XXVI, Ed. Plantin, 1652.
(2) *Le Vieillard*, par Mgr Baunard.

notre âge, en même temps qu'une apologie très prenante des croyances qui nous sont chères, Mgr Baunard nous dit que la vieillesse, ce n'est pas, comme on le croit vulgairement, la vie qui baisse, qui descend, c'est la vie qui s'élève, qui monte. Et il rappelle cette fiction d'Alfred de Vigny dans son *Journal d'un poète :* " C'est en Islande. Dans les nuits de six mois, les longues nuits du pôle, un voyageur gravit une montagne. De là le soleil, depuis longtemps invisible, lui apparaît à l'orient lointain. Les cimes déjà s'illuminent, tandis que la nuit s'étend encore dans toute la vallée, à ses pieds. Tel le poète, dit Vigny. Tel le vieillard, disons-nous. A la largeur et à la profondeur des perspectives qui se découvrent, aux clartés qui s'éveillent, aux cimes qui scintillent et que va bientôt couronner un soleil qui de longtemps ne quittera plus l'horizon, le voyageur de la vie peut mesurer l'altitude à laquelle l'ont porté les années. Il a monté, il monte ".(1)

Ainsi, à mesure que nous avons gravi les pentes de l'âge, se sont agrandis nos horizons, nos connaissances, même chez ceux qui n'ont pas séché sur les livres, se sont amplifiées et, en se complétant, ont procuré à notre esprit les plus douces et les plus pures des jouissances. Plus a progressé notre ascension, plus la terre, avec ce qu'elle peut donner de plaisirs et de biens, s'est rapetissée à nos yeux, et plus l'au-delà, dont nous nous sommes rapprochés, nous a laissé entrevoir sa grandeur, la seule vraie grandeur, et son incomparable beauté, la seule beauté parce qu'elle demeure. Hommes et objets terrestres ont pris dans notre estime leurs justes proportions. Les richesses, les honneurs, qui pou-

(1) Baunard, *Le Vieillard*, p. 2. 31e mille.

vaient paraître quelque chose à nos jeunes yeux ouverts sur l'avenir, ont perdu leur prix et leur éclat à nos yeux vieillis tournés vers le passé. Nos illusions sont tombées comme les feuilles mortes et cette chute, en calmant nos désirs, a procuré à nos âmes l'inestimable trésor de la paix.

Notre âge a donc ses avantages et il a ses charmes : les charmes de l'automne,— l'automne, la saison des fruits savoureux, des moissons mûres, l'automne aux riches couleurs, la saison aimée des peintres, les charmes du soir, l'heure de la tranquillité et du repos, l'heure des féeries lumineuses du couchant.— Le soleil achève sa course ; pendant que le reste du ciel est d'un azur plus sombre et plus profond, l'horizon s'embrase de mille feux ; les nuages légers se teignent des vives couleurs de l'or, de la pourpre et de l'écarlate, des masses plus opaques, dont seules les franges s'illuminent, rehaussent encore l'éclat de ce tableau qui excite l'admiration de l'ignorant aussi bien que de l'artiste et qui a toujours mis au défi toutes les richesses de la plume ou du pinceau. Puis, peu à peu les teintes variées pâlissent et s'éteignent, les ombres descendent et s'épaississent, et bientôt c'est la nuit ! Hé oui, quelle que soit la beauté d'un beau soir, c'est toujours la fin du jour, c'est le prélude de la nuit ; quelle que soit la douceur de l'automne, c'est toujours le précurseur du froid hiver. Et ainsi notre âge, avec toutes ses consolations et ses charmes, est le vestibule de l'éternel sommeil. C'est donc le temps des pensées sérieuses, c'est le temps des souvenirs et de l'action de grâces.

Ah ! Messieurs, quel lieu pouvait mieux convenir que celui-ci, quel moment pouvait être plus propice pour offrir

ce qu'on a si bien nommé le sacrifice du soir, l'hommage de la louange et de la reconnaissance ?

Ici nous sommes venus enfants. Nous y sommes venus dans notre maturité. Nous y revenons aujourd'hui quand nous ne sommes plus jeunes. Et où sont maintenant ces centaines de joyeux écoliers qui gravissaient avec nous, en 1874 ou 1875, la cime du Cap-Tourmente et baignaient, au retour, leurs pieds fatigués dans les ondes fraîches de la Friponne ? La moyenne de la vie n'atteignant pas quarante ans, à notre âge, nous avons vu disparaître, non seulement ceux qui étaient déjà mûrs quand nous étions étudiants, mais une grande partie de notre propre génération. Même dans le cercle plus étroit de notre classe, où sont un grand nombre de ceux qui prenaient part ici même, en 1901, à notre joyeuse réunion, et à celle de Saint-Raymond, en 1910 ?

De 1901 à 1910 cinq de nos condisciples : trois laïques et deux prêtres, nous ont été enlevés dans ce qu'on peut appeler la vigueur de la vie : Alphonse Marcoux, médecin ; Edouard Bouffard, avocat ; Henri Hamel, négociant, et les abbés Joseph Valin et Célestin Marsan. Je me contente de les nommer et voyez la puissance évocatrice du souvenir ! à chacun de leurs noms que je rappelle, ils se lèvent tour à tour devant moi — et devant vous aussi sans doute — tels que nous les avons vus autrefois, jeunes élèves comme nous, vêtus du gracieux costume de Séminaire de Québec, ou jeunes hommes préparant leur carrière professionnelle, ou hommes déjà mûris par les responsabilités de l'existence. Et ainsi, quoique disparus, comme plusieurs autres auparavant, ils sont encore avec nous en cette réunion fraternelle.

Depuis 1910, des vides plus nombreux encore se sont produits dans nos rangs ! En 1910 même, ce pauvre Joseph Béland, pourtant richement doué, terminait une vie toute pleine d'amertume et d'épreuves. Puis coup sur coup disparaissaient de la scène, en 1911, le P. Desrochers, des Clercs de S. Viateur ; en 1912, le P. Dallaire, dominicain ; en 1913, l'abbé Séguin, curé de Coaticook et, en 1914, Charles Vincelette, d'espiègle et joyeuse mémoire.

Le P. Edmond Desrochers a été peu connu de la plupart d'entre vous, mais pour moi, son condisciple au collège de Lotbinière, il a été un ami intime. Son intelligence était très ouverte, il avait l'âme d'un artiste et d'un poète, et n'aimait guère à s'ouvrir au grand nombre. Sa sensibilité exquise le préparait à sentir vivement les épines de la vie — et il n'y a pas manqué. D'abord membre du clergé séculier, sentant le besoin de faire un don de lui-même encore plus complet, il est entré chez les Clercs de S. Viateur, que dans son poste de vicaire à St-Joseph de Lévis, il avait pu connaître et apprécier. C'est dans cet ordre enseignant qu'il s'est dévoué jusqu'à sa mort à l'éducation de l'enfance pour laquelle, comme le divin Maître, il avait une vive prédilection.

Le P. Joseph Dallaire, dès la fin de sa classe de Philosophie, avait choisi la blanche livrée dominicaine, avec deux autres de nos condisciples, le P. Célestin Côté, qui est encore plein de vie, et le P. Vincent Routier, d'aimable et pieuse mémoire, moissonné de bonne heure, en terre étrangère, au grand regret des amis qu'il avait laissés ici et de ses supérieurs qui comptaient sur ses talents remarquables pour l'établissement de leur ordre au Canada. Depuis près de

quarante ans ses restes reposent dans le Tyrol, terre chrétienne mais terre d'exil, où lui et ses frères avaient dû chercher refuge contre la persécution. Sans égaler le P. Routier, le P. Dallaire avait aussi une fort belle intelligence avec un caractère heureux et un cœur ardent, tout ce qu'il faut pour être un apôtre. Frère prêcheur, il a semé largement la vérité dans les âmes, et sa parole chaude et facile lui a permis de faire beaucoup de bien dans les divers postes qu'il a occupés à Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa et aux Etats-Unis.

L'abbé Séguin le suivait de près dans la tombe. D'un tempérament très gai, toujours prêt à rire et à faire rire, il avait été le boute-en-train du *conventum* de Saint-Raymond. C'était, en dépit d'une santé frêle, un homme d'action et d'énergie. Dans le diocèse de Sherbrooke, où il a occupé avec distinction les postes importants de Lennoxville et de Coaticook, il a laissé les traces d'un zèle aussi éclairé qu'infatigable.

Quelque sensibles que nous aient été ces pertes, nous pouvons dire, je crois, sans blesser aucune de ces pieuses mémoires, que nous en avons fait une bien plus grande encore, en 1917, dans la personne du distingué curé de Saint-Jean-Baptiste de Québec, l'abbé Joseph Beaudoin, le très sympathique président de notre première réunion. D'un physique superbe, d'une intelligence d'élite, d'un caractère joyeux et populaire, musicien, beau chanteur, il ne lui manquait rien pour se faire dans le monde, s'il l'avait voulu, la plus brillante des carrières. Il a préféré — comme d'autres — être petit dans la maison de Dieu. Professeur d'histoire pendant plusieurs années au Séminaire de Québec, tous ceux qui ont eu l'avantage d'être ses élè-

ves sont unanimes à rendre témoignage à sa science et à l'intérêt palpitant qu'il savait donner à ses leçons. Vicaire à Québec, puis curé de Saint-Charles de Bellechasse et enfin du faubourg Saint-Jean-Baptiste, il a déployé pour le salut des âmes une indomptable énergie et un zèle inlassable. Il s'est dépensé sans compter et, alors que sa robuste santé, son tempérament herculéen semblaient lui promettre de nous survivre à nous tous, il a succombé à la tâche. La machine humaine est comme toutes les autres : il ne faut pas lui demander un effort trop violent et surtout trop continu. Au mois de mars 1917, une maladie cruelle, que son endurance avait trop longtemps dissimulée, terrassait pour toujours ce prêtre excellent, ce confrère aimable et bon.

Enfin, cette année 1920, nous avons à déplorer un double deuil.

Au mois de janvier s'éteignait à Québec, lui aussi victime d'une maladie cruelle, le benjamin de notre classe, Paul Blouin, avocat, surintendant des Bois et Forêts de la province de Québec. Fervent chrétien, citoyen intègre, homme de bon conseil, d'une intelligence très ornée, d'abord journaliste au *Courrier de Saint-Hyacinthe,* puis officier public, il a rempli sans fracas une belle et utile carrière. Son plus bel éloge, ce sont les larmes que j'ai vues, au jour de ses funérailles, dans les yeux des employés de son département.

Au mois de juin, c'était le tour du Dr Georges Pâquin, de Portneuf. Sa gaieté, son habileté comme musicien, soit qu'il s'agît d'enlever une chanson ou de toucher un instrument, faisaient de sa présence en toutes nos réunions une précieuse aubaine. L'annonce de notre *conventum* l'avait

ravi et il avait répondu un des premiers qu'il ne serait pas le dernier arrivé. Mais, à peine deux jours plus tard, un coup soudain — non imprévu toutefois,—l'enlevait à l'amour des siens et à l'affection de ses nombreux amis. On a dit de lui — et c'est un éloge, Messieurs, que plusieurs d'entre vous méritent — qu'il était un père de famille incomparable. Ses joies les plus douces étaient à son foyer. Ses nombreux enfants, pour mener une vie chrétienne et utile, n'ont qu'à se rappeler les exemples de leur père. Il a eu, avant de mourir, la joie très grande de voir l'un d'eux élevé au sacerdoce, pendant qu'un second, ayant embrassé la profession paternelle, va lui succéder dans sa paroisse natale. Ceux d'entre nous qui ont, en assez grand nombre, assisté aux obsèques du Dr Pâquin, ont pu constater en quelle estime il était tenu non seulement à Portneuf mais dans toutes les paroisses d'alentour. Une foule compacte remplissait l'église et tous les curés du voisinage, avec beaucoup d'autres membres du clergé, se pressaient autour de sa dépouille mortelle. C'était pour nous une consolation et un honneur que ces hommages rendus à notre regretté condisciple.

Nous, Messieurs, nous sommes restés debout, un peu comme le bataillon qui a essuyé le feu de l'ennemi et laissé au champ d'honneur la moitié de son effectif. Cette image guerrière ne manque pas de justesse et elle est tout à fait dans l'esprit de l'Écriture qui dit : *Militia vita hominis super terram*— La vie de l'homme sur la terre est un combat.(1) La vie est un combat, non seulement dans le sens moral où on l'entend généralement, de rester vertueux en dépit des penchants mauvais qui nous entraînent, des plaisirs coupa-

(1) *Job*, VII, 1.

bles qui nous sollicitent, mais même dans le sens strict de la lutte contre les difficultés de l'existence — la lutte pour la vie —, de la lutte contre ces millions d'ennemis, aussi dangereux qu'imperceptibles, toujours à l'affut aux portes de notre organisme, pour y pénétrer, s'infuser dans notre sang et y déposer des ferments de corruption et de mort.

Si dans cette lutte nous avons été jusqu'ici vainqueurs, nous devons en rendre grâces au Dieu très grand et très bon, auteur de tout bien.

Oui, merci à Dieu pour la vie donnée et conservée jusqu'à cette heure déjà tardive que tant d'autres n'ont pu voir !

Merci à Dieu pour tant de beaux jours qui, malgré quelques nuages sombres dont l'atmosphère terrestre ne peut être complètement dégagée, ont embelli notre existence !

Merci à Dieu pour les inexprimables tendresses de la maison paternelle, dont un si grand nombre sont privés ! pour la sollicitude toujours en éveil qui a enveloppé notre enfance avec un soin si jaloux que nous avons cotoyé les abîmes sans les soupçonner !

Merci à Dieu pour les amitiés fidèles dont la sympathie a dans le succès, agrandi nos joies, et adouci notre peine à l'heure inévitable de l'épreuve !

Merci à Dieu pour ces maîtres dévoués qui, au prix d'une vie de sacrifices, ont formé notre jeunesse, ouvert nos cœurs aux sentiments profonds de la piété, initié nos intelligences aux nobles plaisirs des sciences, des lettres et des arts ! Par quelle discipline — un peu austère peut-être, mais féconde — n'ont-ils pas assoupli, développé les forces de notre esprit, à quelles sources d'eaux vives ne nous ont-ils pas appris à nous abreuver !

Nous ne le comprenions guère sans doute quand, dans nos salles de classe ou d'étude, vieilles de plus de cent ans, avec leurs murs défraîchis, leur parquet poussiéreux, leurs fenêtres à carreaux minuscules, avares de lumière et d'air respirable, nous haletions péniblement sur un *Gradus*(1) ou sur les thèmes grecs et latins. Mais nous le comprenons aujourd'hui — et de plus en plus tous les jours.

C'est grâce à cette formation large, virile, vraiment *humaine*, que les siècles passés, l'antiquité, ne sont pas pour nous une nuit noire où ne brille aucune lueur, mais une réalité vivante toute illuminée des splendeurs de l'art, de la poésie, de l'éloquence, du patriotisme, de la valeur guerrière.(2) C'est grâce à cette formation féconde que nous ne sommes pas bornés au coin de terre étroit que nous foulons aux pieds, à l'espace de temps restreint où nous vivons, mais que nous pouvons nous dire citoyens du monde entier, contemporains de tous les temps.

---

(1) *Gradus ad Parnassium.* C'est — soit dit pour les profanes — le dictionnaire indispensable dont nous nous servions pour *piocher* les vers latins. Certes, ils ne valaient pas ceux de Virgile, nos vers latins ! mais c'est en les faisant à la sueur de nos fronts, à grand renfort d'épithètes plus ou moins heureuses, que nous avons appris à goûter la suave harmonie d'un vers de Virgile. On a, depuis, abandonné tout cela, et aujourd'hui, de forts bacheliers sont incapables de prononcer convenablement même un *Dominus vobiscum* ! Il paraît qu'on y revient : tant mieux !

(2) Je me rappelle, à ce sujet, qu'un jour un excellent religieux français — retourné en France depuis lors — me disait : " Un cours classique, à quoi ça sert-il, que nous en reste-t-il ?"—Je sentis comme une blessure au cœur et j'improvisai cette réponse : " Ce qui nous en reste ? Mais des connaissances aussi nombreuses qu'agréables et variées — et surtout la clef qui nous a ouvert le trésor des plus douces jouissances artistiques et littéraires. Pour moi, quand je reporte mes yeux vers le temps de mes études classiques, il me semble tout illuminé de soleil — le soleil de l'Hellade et de Rome antique. C'est comme le soleil qui dorait les jours de mon enfance : il ne se couche jamais et me réchauffe encore de ses rayons."

C'est grâce à ces études parfois arides que nous avons — souvent à notre insu — pris la passion du beau, du vrai et du bon, l'enthousiasme des saintes causes et la puissance de les défendre. Et ces jouissances, car ce sont des jouissances — et des meilleures, — cette force, car c'est une force, nous les devons, après Dieu, aux maîtres vénérés de notre jeunesse.

Eux aussi ont disparu — tous ou presque tous — c'est la loi inéluctable, mais, j'en suis sûr, Messieurs, dans votre cœur comme dans le mien, tant qu'ils battront, vivra le souvenir reconnaissant de ces bienfaiteurs de nos jeunes années.

Ils ont disparu, mais la noble maison, avec laquelle ils étaient en quelque sorte identifiés, dont ils étaient à notre égard les instruments intelligents, le Séminaire de Québec reste toujours. C'est assez dire quelle part lui revient dans nos actions de grâces et combien il a droit à notre amour et à notre dévouement.

Et maintenant, Messieurs, que j'ai rempli ce devoir du souvenir et de la reconnaissance, laissez-moi exprimer un vœu. C'est qu'il nous soit donné de nous réunir nombreux non pas une fois seulement mais plusieurs fois encore, pour nous réjouir et nous retremper dans ces réminiscences qui font revivre avec tant de charme les jours évanouis ; c'est que, pour chacun de nous, se réalise la parole des Saints Livres que je trouve à la suite du texte que j'ai donné pour épigraphe à cet entretien : *Et completis annis nonaginta novem in timore Domini, cum gaudio sepelierunt eum.*— Et quand il eut rempli ses quatre-vingt-dix-neuf ans dans la crainte du Seigneur, ses enfants l'ensevelirent avec joie.

Je ne doute pas qu'à ce vœu, tous, vous ne répondiez de grand cœur : Ainsi soit-il !

RÉSOLUTIONS

adoptées à l'unanimité par les confrères, lors du Quatrième Conventum, à leur assemblée tenue le deuxième jour
(2 septembre)

Art. 1.— Une cinquième réunion des élèves de notre classe aura lieu en 1926, durant l'été.

Art. 2.— Une messe y sera célébrée à l'intention de tous les membres de la classe, vivants et défunts.

Art. 3.— Chacun est prié d'écrire au secrétaire, au moins une fois par année, et le secrétaire devra répondre à tous ceux qui lui écriront, et leur donner des informations sur tous les autres, dans la mesure du possible.

Art. 4.— Monsieur le Président est chargé d'avertir chaque membre de la mort d'un d'entre nous.

Art. 5.— Si l'un de nous vient à mourir, les autres seront tenus, dès qu'ils le sauront, de dire une messe, s'ils sont prêtres, ou, s'ils sont laïques, d'en faire dire une, d'y assister et d'y communier.

Art. 6.— Tous les ans, le jour de la Saint-François de Sales, (fête patronale du Séminaire de Québec), nous prierons d'une manière spéciale les uns pour les autres et pour le Séminaire.

Art. 7.— Chaque membre est invité à secourir de sa fortune, de son crédit et de tout son pouvoir, celui d'entre nous qu'il saura être dans le besoin.

Art. 8.— Si l'un d'entre nous venait à ne pas persister dans les bonnes intentions qu'il a présentement, ses condisciples seront tenus d'essayer de le ramener dans le devoir par leurs conseils.

Art. 9.— Le dernier survivant sera tenu, s'il est prêtre, de dire une messe tous les ans pour les autres, et s'il est laïque, d'en faire dire une et d'y assister.

Art. 10.— Six mois avant la réunion, M. le Président en désignera le lieu et le jour.

Art. 11.— Chaque confrère sera invité à contribuer, selon ses moyens, aux dépenses de la réunion.

Art. 12.— En nous séparant, nous fixerons le jour d'une nouvelle réunion.

Mgr C.-O. GAGNON . . . . . .*président ;*
M. l'abbé M. FILLION. . . . .*vice-président ;*
M. EDMOND BERNIER. . . . .*secrétaire ;*(1)
M. l'abbé H. FRÉCHETTE. . *trésorier.*

Hon. M. A. AUDETTE.
M. GEORGES BELLERIVE.
M. W. BLAGDON.
M. l'abbé O. CANTIN.
M. E. COUTURE.
M. l'abbé L. GAGNON.
M. A. GARNEAU.
M. l'abbé A. GOUIN.
M. l'abbé C. GOUIN.
M. l'abbé A. LAFRANCE.
M. l'abbé E. MAGUIRE.
M. P. PANET.
Mgr L.-A. PÂQUET.
M. l'abbé L. PARADIS.
M. l'abbé A. SCOTT.

(1) 140, rue Maisonneuve, Québec.

Absents :

M. l'abbé C. Boulay.
R. Père C. Côté.
M. E. Côté.
M. P. D'Auteuil.
M. l'abbé E. Delamarre.
M. J. Dugal.
M. W. Gaboury.
M. l'abbé A. Marchand.
M. F.-X. Paradis.
M. E. Taschereau.

RENSEIGNEMENTS ADDITIONNELS

Premier conventum, tenu au Pensionnat de l'Université, les 17 et 18 juillet 1888.

Deuxième, au Petit-Cap de Saint-Joachim, les 18 et 19 juin 1901.

Troisième, à Saint-Raymond, les 5 et 6 juillet 1910.

SÉMINAIRE DE QUÉBEC

RHÉTORIQUE—1875-76

Noms des confrères qui ont signé le pacte d'amitié conclu et accepté à l'unanimité, dans une réunion générale, en l'année scolaire 1875-76 :

ACHILLE ROUTIER .... *président*
JOSEPH BEAUDOIN .... *vice-président*
ADALBERT FONTAINE...... *secrétaire*
PAUL BLOUIN .... *assistant-secrétaire*

ARTHUR AUDETTE.
GEORGES BELLERIVE
EDMOND BERNIER.
WILLIAM BLAGDON.
EDOUARD BOUFFARD.
CHARLES BOULAY.
ONÉSIPHORE CANTIN.
JOSEPH CHOUINARD.
CÉLESTIN CÔTÉ.
JOSEPH DALLAIRE.
PIERRE D'AUTEUIL.
ELZÉAR DELAMARRE.
EDMOND DESROCHERS.
JOSEPH DUGAL.

Maxime Fillion.
Honoré Fréchette.
Louis Gagnon.
Octave Gagnon.
Alphonse Garneau.
Arthur Gouin.
Charles Gouin.
Arthur Hébert.
Elzéar Hudon.
Alexandre Lafrance.
Arthur Marchand.
Alphonse Marcoux.
Philippe Panet.
Louis Paquet.
Georges Paquin.
F.-X. Paradis.
Louis Paradis.
Joseph Rochette.
Arthur Scott.
Elzéar Taschereau.
Joseph Valin.

Parmi ceux qui ont fait partie de notre classe et qui l'ont quittée avant la Rhétorique, furent invités au premier conventum de 1888 les confrères suivants :

M. Charles Vincelette.
R. Père C. Marsan, O.M.I.
M. l'abbé E. Maguire.
M. Edouard Couture.
M. Joseph Béland.
M. l'abbé N. Séguin.
M. Emile Côté.
M. Wilbrod Gaboury.
M. Henri Hamel.



CONFRÈRES DÉCÉDÉS DEPUIS 1876

Louis Gosselin,(1)	décédé le	26 janvier	1876
Napoléon Faucher,	" "	12 mars	1876
Elzéar Hudon,	" "	14 mai	1878
Joseph Rochette,	" "	juillet	1882
Achille Routier,(2)	" "	19 octobre	1882
Joseph Chouinard,	" "	26 octobre	1885
Adalbert Fontaine,	" "	26 novembre	1893
Arthur Hébert,	" "	6 avril	1901
Henri Hamel,	" "	10 janvier	1903
Edouard Bouffard,	" "	12 décembre	1903
Joseph Valin,	" "	29 novembre	1906
Alphonse Marcoux,	" "	14 janvier	1907
Célestin Marsan,	" "	13 décembre	1907
Joseph Béland,	" "	7 octobre	1910
Edmond Desrochers,	" "	27 octobre	1911
Joseph Dallaire,	" "	7 août	1912
Napoléon Séguin,	" "	19 avril	1913
Charles Vincelette,	" "	28 octobre	1914
J.-D. Beaudoin,	" "	5 mars	1917
Paul Blouin,	" "	3 janvier	1920
Georges Pâquin,	" "	19 juillet	1920

(1) Les deux confrères, N. Faucher et Ls Gosselin, étaient déjà morts au moment où notre classe signa ses résolutions.

(2) Le R. Père A. Routier, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, décédé à Volders, dans le Tyrol autrichien.